

Facettes du discours fictionnel postmoderne dans la littérature québécoise contemporaine

Carmen Andrei*

Rezumat: *Perioada postmodernă contemporană se caracterizează prin mutații majore care se reflectă în reinventarea unor noi valori dominante (recunoașterea individualității, personalizarea stilului de viață, spiritul de toleranță etnică, religioasă și sexuală, raportarea individuală la Istorie etc.) la care a contribuit semnificativ dezvoltarea noilor tehnologii ale comunicării și informației. Specificitatea discursului ficțional modern din literatura quebecheză contemporană rezidă în construirea unei meta-povestiri despre Istorie și Timp, despre Identitate individuală și colectivă, bine ancorate în contextul politic, social și cultural al Canadei francofone. Ne propunem să trecem în revistă constantele poeticii postmoderne argumentând cu exemple din literatura feminină și feministă (Nicole Brossard, Louky Bersianik, Yolande Villemare, Francine Noël, etc.). Continuăm cu o scurtă analiză a unui clasic al genului, Jacques Poulin și încheiem cu o prezentare succintă a noii generații de postmoderni – „romancierii disperării” (Christian Mistral, Louis Hamelin, Louis Beauchemin, Monique Proulx, Gaétan Soucy, etc.) atât pentru a evidenția evoluția paradigmei noționale postmoderne, cât și maniera în care aceasta se reflectă în literatură.*

Cuvinte-cheie: *discurs, postmodernism, literatura quebecheză, identitate, Istorie, fragmentare*

Abstract: *Contemporary postmodern period is characterized by major changes reflected in reinventing new dominant values (recognizing individuality, customizing lifestyle, the spirit of ethnic, religious and sexual tolerance, individual reference to history, etc.). These changes were determined by a significant development of new communication and information technologies. The specificity of modern fictional discourse in quebequoise literature lies in biulding a metastory of History and Time, and Individual and Collective Identity as well. All these, very well rooted into the social, political and cultural francophone Canada. Our aim here is to review the constant elements of postmodern poetics exemplifying with samples of feminine and feminist literature (Nicole Brossard, Louky Bersianik, Yolande Villemare, Francine Noel, etc.). Then we continue with a brief analysis of a classic such as Jacques Poulin and conclude with a summary of the new generation of postmodern “novelists of despair” (Christian Mistral, Louis Hamelin, Louis Beauchemin, Monique Proulx, Gaetan Soucy, etc.)*

Keywords: *discourse, postmodernism, literature quebecheză, identity, history, fragmentation*

0. Liminaire

Avant les années '60, les valeurs dominantes dans la société canadienne étaient l'épargne, la religion, la chasteté, la conscience professionnelle, l'esprit de sacrifice, l'effort, la ponctualité, l'autorité, etc. Dans les années '60, on a accordé beaucoup d'attention au nationalisme, à la justice sociale, à la nouveauté. Suit la Révolution Tranquille qui apporte des changements majeurs dans la mentalité et les mœurs. Dans les années '80 d'autres valeurs sociales sont promues, telle que la spontanéité, l'accomplissement de soi, la jouissance, la permissivité, l'humour, qui deviendront des marques distinctives.

L'air du temps est à la différence, à la fantaisie, au décontracté ; le standard, l'apprêt n'ont plus bonne presse. Le culte de la spontanéité et la culture *psy* stimulent à être « plus » soi-même, à « sentir », à s'analyser, à se libérer des rôles et des « complexes ». La culture postmoderne est celle du *feeling* et de l'émancipation individuelle élargie à toutes les catégories d'âge et de sexe [1].

Par conséquent, l'être postmoderne doit être *cool*, décripé, flexible, décontracté, permissif, tolérant.

La personnalisation – on choisit sa vie à la carte, selon ses intérêts – serait une valeur importante dans la société contemporaine. Il n'y est plus question de se fondre dans la masse, bon gré mal gré. Chacun choisit de s'exprimer, de décider en fonction de ses propres intérêts, chacun veut organiser sa vie à sa façon. L'individu postmoderne craint les grands ensembles dépersonnalisés et préfère les petites associations, plus susceptibles de satisfaire ses besoins : regroupement des veufs, des parents avec enfant fugueur, des hommes violents, des femmes battues, des alcooliques, des motards en Harley Davidson. Les mots d'ordre, les lignes de partis, les dogmes à observer apparaissent de plus en plus comme des entraves qu'il faut éviter. L'individu

* Maître de conférences, dr., Université « Dunarea de Jos », Galati

s'intéresse à la politique, mais de loin, plus par intérêt que par idéal ; il ne s'investit pas émotionnellement dans des grandes causes sociales, il préfère garder sa liberté. Il fuit les associations rigides qu'elles soient politiques, religieuses, syndicales. Un autre effet de ce courant envahissant de la personnalisation : l'individu postmoderne recherche une meilleure qualité de vie, il s'occupe de sa santé, celle de son corps et celle de son esprit. L'augmentation de la pratique des sports liés au bien-être du corps (le jogging, le « work out », la danse aérobique, le « nautilus »), les nouvelles modes alimentaires (le végétalisme, la macrobiotique, la « nouvelle » cuisine), les nouvelles thérapies (les médecines douces, l'homéopathie, l'acupuncture, l'algotherapie, voire la rigolothérapie) et toutes les nouvelles « philosophies », ésotériques ou orientales, font dire à certains que le narcissisme serait la figure symbolique la plus représentative de notre époque. Soit, toujours soi, voilà la grande règle de toutes les règles.

Aucun mode de vie, aucune mode ne sont rejetés *a priori*. Notre société fait de plus en plus de place à la diversité : elle est *multiethnique*, toutes les orientations sexuelles sont acceptées, toutes les formes de spiritualité sont tolérées, plusieurs modèles familiaux ont cours, plusieurs types de musique, de mode vestimentaire cohabitent. Toutes les marginalités s'expriment au grand jour, dans un désir exacerbé d'être « reconnues », selon le mot de Charles Taylor. Cet esprit de tolérance est tel que dorénavant tout un chacun doit s'en tenir à la « rectitude politique » et aux euphémismes quand il est question de désigner les marginalités (le malade est un bénéficiaire, l'assisté social est un prestataire, le clochard, un itinérant). Cet esprit de tolérance explique la grande place de l'humour dans notre société.

Les médias sont pour beaucoup dans l'avènement du postmodernisme. Les chaînes de télévision se sont multipliées et ce faisant, ont multiplié les points de vue, les prises de parole où s'expriment les différences, les individualités, souvent jusqu'au chaos. Chacun veut que sa parole soit entendue, que son mode de vie ait sa vitrine d'où la grande popularité des émissions où l'on étale sa vie privée au grand jour. L'internet, le dernier venu, favorise l'individualisme plus que tout autre média : seul devant sa machine, l'internaute peut joindre sans implication émotive des groupes de discussion (forums ou autres), étaler ses goûts sur sa page « web », sinon sa vie privée par le biais des « webcams », entretenir des relations virtuelles sur des réseaux de socialisation.

Certains y voient un progrès dans la société postmoderne : l'être humain jouit d'une plus grande liberté, devient plus tolérant, plus autonome, plus responsable ; d'autres craignent que la cohésion sociale ne se dissolve, que nous ne sombrions dans un certain chaos :

Le danger ne réside pas tant dans un contrôle despotique que dans la fragmentation - c'est-à-dire dans l'inaptitude de plus en plus grande des gens à former un projet commun et à le mettre en exécution. La fragmentation survient lorsque les gens en viennent à se concevoir eux-mêmes de façon de plus en plus atomiste, autrement dit, de moins en moins liés à leur concitoyen par des projets et des allégeances communes [2].

1. De la poétique postmoderne

Après le séisme culturel des années '60, un phénomène nouveau surgit dans la littérature québécoise : le désir d'être heureux tout de suite, à tout prix. L'émergence de l'individualisme, de l'*ego* sacro-saint qui doit vivre dans l'expérience immédiate anéantit le dilemme de l'identité collective.

Le modernisme s'affirme d'abord en poésie. Dans le domaine du roman, il y aura un passage direct et accéléré du réalisme au postmodernisme, comme le souligne M. Lemire :

Le roman de l'intériorité, qui commence à peine à inventorier l'abîme intérieur du Québécois pour tâcher d'y voir un peu plus clair, se trouve lié au « *stream of consciousness* » d'où ne surnage que l'écriture [3].

L'hyper-thème fétiche du courant est *l'identité*, recherchée dans la « quotidienneté », dissipée dans des sous-thèmes comme la *création* et *l'intimité intime* qui convergent afin de mieux faire saisir au lecteur le sens ultime de l'histoire. A partir d'un élément déclencheur, le personnage intériorise l'action et devient son propre objet. Jeux de langage, ludismes, symboles, éclatements et multiplicité foisonnent et s'entrecroisent. La traduction simultanée en français « standard » des

québécoismes et du langage vernaculaire, ainsi que les vocables anglais qui pimentent les commentaires sont les marques d'un discours ironique. [4]

La littérature moderne fait place aux dissidents : les femmes, les groupes ethniques, les Noirs, les homosexuels réclament des droits égaux. Naissent les *Ethnic Studies* et les *Gender Studies*. La libération sexuelle passe des gestes ordinaires du refus de l'emprise amoureuse à l'affirmation sans vergogne des déviations sexuelles et des violences physiques (le viol, l'inceste).

2. Emergence de la littérature féminine et féministe

La présence des femmes dans les débats concernant la langue, dans les lettres, quasi gommée dans la première moitié du siècle, se fait entendre en même temps que l'essor du courant féministe. Longtemps refoulées dans leurs cuisines, dans des emplois subalternes et sous-rémunérés, les femmes font enfin surface.

Les auteures, licenciées en lettres dans leur majorité, poursuivent la réflexion sur l'identité féminine et arrivent à en ébaucher un tableau cohérent. Elles sont animatrices des revues comme *Les Têtes de pioche* (1976-1979), *La Vie en rose* (1980-1987). Une parole-manifeste s'exprime au théâtre avec *La Nef des sorcières* (collectif, 1976) et *Les Fées ont soif* (1978) de Denise Boucher. Certains textes sont plus violents, revendicateurs, lyriques ou parodiques. Citons quelques titres représentatifs pour cette audacieuse démarche : *Pour les femmes et toutes les autres* (1974) de Madeleine Gagnon ; *L'Amer* (1977) et *Le Sens apparent* (1980) de Nicole Brossard ; *Bloody Mary* (1977) de France Théoret.

Les années '80 voient naître une littérature féministe plus feutrée qui exploite plus profondément les registres de l'intime. L'écriture change de technique, l'esthétique est fragmentaire, hybride, éminemment subjective et romantique par endroits. Passons en revue les productions représentatives pour ces années, sous la réserve, certes, qu'il s'agit d'un inventaire éminemment subjectif. Il y a d'abord, *L'Euguelionne* (1976) de Louky Bersianik, un roman triptyque incontournable qui aborde tous les sujets concernant la femme, dénonçant le sexisme du discours quotidien, scientifique, les ridicules de la culture patriarcale, etc. L'auteure y oppose un contre-texte assumé par un narrateur-Dieu qui parle avec la femme des injustices dont elle victime. Pastiche des textes sacrés pimenté d'humour, ce livre prend le moule de l'essai qui cherche à changer de vision et d'attitude des rapports entre les sexes.

Un autre exemple illustratif est *La vie en prose* (1980) de Yolande Villemare, un roman de la fragmentation urbaine qui met en scène 12 femmes, animatrices d'une maison d'édition qui juge de la valeur d'un manuscrit. Chacune d'elle a en gestation un texte littéraire (un essai, un roman, une pièce) d'où la pluralité des voix, la multiplication des intertextes et le dialogue critique sur l'acte d'écriture. C'est un roman spéculaire dans le sens qu'il ébauche une poétique immanente du récit moderne, des rapports entre les signes et les idéologies qui les sous-tendent. Un roman à thèse radicale en dernière instance : les femmes n'ont nul besoin d'hommes pour être heureuses. Apologie de l'amour saphique, de la femme : « être femme, c'est la dernière réincarnation ».

Citons également *Maryse* (1983) et *Myriam première* (1987) de Francine Noël. Grands succès de librairie, ces livres rassemblent les discours d'une époque où les destins individuels tentent de s'affirmer avec une calme ténacité. C'est une prose humoristique et vivante qui joue de façon programmatique sur les ruptures de ton et de registres. A part l'interrogation explicite sur l'Histoire comme texte, ces romans projettent une image inattendue de la femme libérée du carcan des stéréotypes culturels. Dans *Myriam première*, attendri, le personnage homonyme dresse un bilan de sa vie :

Elle est maintenant irrémédiablement en retard, avec le sentiment délicieux de se forger une belle situation inextricable, elle pacage dans les parterres où flottent des nuées de mannes parmi des fleurs d'érable qui tourbillonne mollement dans l'air et tombent en faisant de petits bruits frisés. Elle se dit : « Je suis pas tellement une sorcière finalement je contrôle pas l'amour. De ma véritable identité, je serai plutôt Une Sultane, que ça ne m'étonnerait pas. Je suis la Sultane bleue de vingt-cinq mai, nageant dans les fleurs d'érable, c'est le matin, j'ai bientôt huit ans et je ne vais pas à l'école parce que j'ai la peine d'amour [5].

L'exemple le plus convaincant d'écriture féminine (féministe) postmoderne est, sans doute, Nicole Brossard, fondatrice de *La Barre du jour* (1965). Son écriture est originale et déconcertante par l'abolition des frontières entre les genres. Elle remet en question les formes acceptées du langage, voire de la langue dans son code même. Son écriture quitte toute linéarité par un ensemble de stratégies modernes : ruptures syntaxiques, permutations lexicales et grammaticales. Elle invente un « centre blanc », un « lieu d'aimant » où se jouent le tout et le rien de la reconnaissance de soi. Elle prêche une utopie de l'Amazone où les femmes réinventent le monde afin de démontrer la mise en échec radicale de la réalité patriarcale. La lutte pour l'intégration d'un *jeu* femme et lesbien, exprimé par le hologramme « la pensée de l'émotion », l'érotisme, l'espace et les lieux urbains sont les constantes de cette œuvre riche. Dès *Un livre* (1970), en passant par *French Kiss* (1974) jusqu'au roman *Le désert mauve* (1987), elle forge un imaginaire fictionnel dépourvu de toute référence à la réalité. Elle lance la problématique du refus des tabous et de la liberté du corps de la femme.

3. Sur un grand classique du roman postmoderne: Jacques Poulin, *Volkswagen blues* (1984)

Avant de souligner les portées postmodernes de ce roman devenu un classique du genre, il nous semble nécessaire d'en donner un résumé. Le personnage principal, Jack Watterman, un écrivain méconnu en panne d'inspiration, arrivé dans la quarantaine, part à la recherche de son frère disparu depuis quinze ans, muni d'une seule carte postale que celui-ci lui avait envoyé de Gaspésie, carte sur laquelle figurait un texte de Jacques Cartier. La rencontre fortuite d'une grande fille mystérieuse, la Grande Sauterelle, sera une chance : un été durant, elle sera sa compagne de voyage et son guide éclairé.

En voiture, tous deux traverseront plusieurs Amériques panoramiques: l'Amérique moderne, l'Amérique des colons, l'Amérique mythique des héros de Far West, l'Amérique des Indiens. Jack part donc rechercher aussi l'américanité francophone.

Le roman propose des figures du personnage et du double. Le minibus Volkswagen [6] est l'image symbolique tantôt du refuge (où il se protège contre le monde quand il est atteint du « complexe du scaphandrier » : il s'enferme pendant trois jours dans sa voiture), tantôt de la décadence physique (il se sent vieux). Dès le début, le lecteur comprend que, suite à une crise identitaire (manifestée par la peur, l'insécurité, un manque de confiance accru, de petites manies), il partira dans une quête de soi dont le prétexte est la recherche de son frère Théo, le « dieu perdu » de son enfance. Même si la quête semble fortunée, il retrouve son frère, elle est décevante (celui-ci est une épave humaine paralytique et inconsciente) et pleine d'espoir à la fois. Dans cet itinéraire initiatique, le double et le guide de Jack, Pitsémine, partagée entre deux cultures et deux races, part elle aussi à la recherche de sa paix intérieure (« essayer de faire l'unité et de réconcilier avec elle-même »). Elle est son double postmoderne dans le sens qu'elle est munie d'instruments et de solutions pour faire progresser le récit et le personnage. Lectrice avertie, en « mécanicienne du corps et de l'âme », elle sait débloquer la panne d'inspiration de l'écrivain-protagoniste, le pousse à passer du passif à l'actif [7]. Autant dans l'espace clos, sécurisant du vieux Volks (symbole et double de Jack) que dans l'espace énorme qu'ils traversent dans leurs parcours, tous deux complètent et changent de vision du monde, de soi et se familiarise avec l'Autre. Ils tirent parti des enseignements de l'Histoire. Jack s'est retrouvé, Pitsémine continue seule la route.

Le récit d'El Dorado fonctionne comme une mise en abyme, comme les références à *The Oregon Trail Revisited* de Gregory M. Franzwa permettent un nouvel éclairage sur l'archétype du bon pionnier blanc conquérant. Clin d'œil intertextuel au 4^e chapitre qui raconte dans le registre parodique les pérégrinations hallucinantes de l'écrivain idéal. Les grands thèmes du roman sont : l'américanité, l'enfance comme âge d'or, la recherche de l'identité, du bonheur, le voyage, les affres de l'écriture.

Les protagonistes reconsidèrent le présent et le passé personnels et collectifs : sur le plan individuel, Jack ne se croit plus l'écrivain stérile et découvre que le mythe dont il entourait son frère fond ; sur le plan collectif, le passé historique (des bons pionniers blancs qui ont traversé l'Atlantique en civilisant cette terre et les Amérindiens) n'est pas si idéal ; de son côté, Pitsémine, assume sagement son métissage et prend conscience des horreurs de la colonisation forcée des Indiens. Deux solitudes opèrent une ouverture finale sur le monde [8].

4. Les « romanciers de la désespérance »

Au cours des années '90, de nouvelles plumes émergent et donnent au roman une orientation différente : Christian Mistral, Louis Hamelin, Jean-Yves Dupuis, Louise Desjardins, Lise Tremblay deviennent les voix violentes de l'exclusion sociale. Intellectuels au chômage, à la merci de l'aide sociale, ils crient leur isolement, l'état d'âme (le « trip » intérieur) d'une vie dégradée par l'alcool, la drogue, le sexe. On les appelle « les romanciers de la désespérance » (A. Boivin), *Bof génération* ou encore génération *vamp* :

Les personnages arpentent les artères de cette ville [Montréal] comme de véritables désœuvrés, de tavernes en bars, de bistrots enfumés en appartements sales et mal famés, dont ils sont familiers, à la recherche de leur propre visage [9].

Les romanciers post-postmodernes ont appris de leurs prédécesseurs que le regard microscopique porté vers l'objet, le mouvement infime, donne lieu à de curieux échanges entre réalisme et fantastique. La nouvelle, comme genre apte à explorer les limites du réel et à capter les instants privilégiés, prend un nouvel essor. Citons quelques noms de grands nouvellistes: Gaétan Brulotte, Monique Proulx, Marie-José Thériault, Daniel Gagnon, André Berthiaume, Gilles Pellerin. La science-fiction renaît de ses cendres. Ses adeptes se nomment Esther Rochon, Milovan Rajic, Elisabeth Vonarburg. Il y a place pour la redécouverte des petites formes telles que la lettre et le journal, genres de plus en plus flous, oscillant entre prose et poésie.

Dans *Vamp* (1982), Christian Mistral fait le récit des faits divers du quotidien étourdissant (y compris des histoires amicales ou amoureuses manquées) géré par une hyper conscience lucide qui les commente. La narration donne cette impression de narcissisme qui erre volontiers. Le narrateur prend le visage d'un être excessif et sensuel. Le second personnage est son double positif, un saint. L'univers circonscrit touche la jeune génération, abusée idéologiquement et sans repère aucun, qui se *vampirise* et *vampirise* la vie d'autrui (voir le célèbre déménagement du 1^{er} juillet) et la vie nocturne de la ville.

Son congénère, Sylvain Trudel publie *Le Souffle d'harmattan* (1987), un roman de début sur la quête identitaire d'Hugues, un enfant adopté / « adapté » qui cherche sa place dans le monde des adultes. Sa relation d'amitié fusionnelle avec Habéké Axoum, un Africain lui aussi « adapté » devient légendaire. Les jeunes adolescents en fugues vivent des expériences paradoxales, hors limites qui les mènent à un dur apprentissage de la contingence. Trudel étonne la critique par érudition et naïveté, poésie et humour, un imaginaire mythique.

Dans *La Rage* (1989) de Louis Hamelin, nous avons affaire à un autre début romanesque qui met en scène un personnage original, Edouard Malarmé, ancien agronome et biologiste qui abandonne tout pour se réfugier sur les terres abandonnées de Mirabel. Il squatte un vieux chalet, passe son temps à jouer à la machine à bille et à boire jusqu'à la rencontre de Christine Paré, qui déclenche en lui une passion enragée. Il devient une machine détraquée qui confond tout et pousse à l'extrême les abus (alcool, sexe, violence) quand il ne se fige pas en états léthargiques de contemplation de son nombril. Pari « d'écrire compliqué » que l'auteur gagne.

A la fin du siècle, Gaétan Soucy donne *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998). On découvre un univers étrange, noir où vivent deux enfants élevés dans les lubies d'un père tyrannique et misogyne, sous une fausse cloche protectrice. La narratrice est une jeune adolescente (le Secrétaire) qui se forge son réseau sémantique afin de comprendre le monde. Un discours riche fait de néologismes, des termes du français populaire et argotique. L'écrivain continuera son entreprise dans l'affirmation d'un discours littéraire postmoderne par *L'Immaculée Conception* (1994) [10].

Dans le roman québécois de l'an 2000 dicte *l'autofiction*, déclarée ou non, le roman du *je-me-moi*. Exutoire ou thérapie personnelle des vécus plus ou moins déchirants.

5. Pour conclure

La spécificité du postmodernisme québécois est la création du *métarécit* dans son acception de *discours sur l'Histoire*, bien ancré dans un contexte politique, social et culturel. C'est la grande découverte de la possibilité de cohabitation des différences. Il hérite ainsi d'une situation tributaire de la situation sociopolitique particulière du Québec se définissant par une certaine *québécoitude*,

par rapport à soi, aux autres, au temps et à l'espace. Il s'auto-réfléchit au niveau de l'écriture par les voix du narrateur, par la présence de multiples références à la lecture, à l'écriture, à l'acte de la création, par une intertextualité latente. Le discours narratif moderne n'est plus linéaire, certes, il s'éclate à plusieurs niveaux de la diégèse, mais il ne s'anéantit pas. L'éclectisme et l'humour sont les stratégies textuelles privilégiées.

Une caractéristique importante du postmodernisme est le questionnement perpétuel sur tout ce qui porte atteinte aux Savoirs humains: *l'Histoire, les sciences humaines et exactes, la subjectivité, les idées reçues, les stéréotypes*. On revisite tout sous une autre optique, dans le registre du pastiche ou de la parodie. La quête du moule fictionnel parfait qui reflète la nouvelle approche du monde s'accompagne de la quête identitaire de l'écrivain, qui débouche le plus souvent sur une ouverture sur l'univers et l'autre. Identité se définira donc par rapport à l'altérité. Temps et espace auront des portées symboliques: cyclicité des récits, plongée dans le Temps de l'Histoire, exploration et conquête de l'espace intime de soi et de l'Autre (l'espace physique reflète l'espace mental du personnage, lieu catalytique par excellence).

La proximité étasunienne amène les romanciers à s'inscrire délibérément dans l'axe nord-sud. Les écrivains québécois s'approprient le rêve américain, ne serait-ce que pour mieux le démy(s)tifier, en déjouer les séductions. Le thème du voyage est récurrent, voyage spatial par le truchement duquel s'accomplit aussi le voyage intérieur du protagoniste. Le type récurrent, le personnage-écrivain, est du genre narrateur racontant, écrivain et protagoniste à la fois ou, en extrapolant, un intellectuel, un artiste. Sous ce masque sont autorisées toutes les interrogations, ouvertes et faussement naïves. C'est un professionnel qui doute fort de sa propre activité, de sa finalité qu'il remet sans cesse en question.

Notes :

[1] Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, cité sur <http://www.litterature-quebecoise.org/p-modern2.htm>.

[2] *Apud* <http://www.litterature-quebecoise.org/p-modern2.htm>.

[3] *DOLQ*, t.III : 1940-1959, Montréal, Ed. Fides, 1982, p. XXV

[4] Voir *Maryse* de Francine Noël et *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet, deux romans représentatifs dans ce sens.

[5] Francine Noël, *Myriam première* in *Anthologie*.

[6] *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin jouit d'une traduction en roumain et d'une préface par Denisa-Adriana Oprea, Cluj-Napoca, Limes, 236 pag., 2010, ISBN: 978-973-726-455-8. En outre, le titre fait allusion à la vieille voiture qui est chère au protagoniste et aux chansons tristes, françaises ou américaines que les deux entonnent ou écoutent le long de leur voyage et continue le *On the road* de Jack Kerouak (1957).

[7] L.-M. Magnan, et Ch. Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Montréal, Nuit Blanche Editeur, 1997, p. 73-74.

[8] Un autre roman de Jacques Poulin, *Les grandes marées* (1986) finit sur un constat pessimiste : le protagoniste dont le nom codé en registre parodique est Teddy Bear (traducteur de bandes dessinées). Vaguement misanthrope, il se réfugie avec son chat Matousalem sur l'île Madame pour devenir plus créatif. Là-bas, il est envahi par le vacarme progressif d'une micro-société envoyée par son patron : Marie, son double, la lectrice, Tête Heureuse, sa femme, l'Auteur et le professeur Mocassin, l'Homme ordinaire et l'Animal social. Il en est chassé pour sa marginalité. Mais, en quittant son cher nid, à la nage, pour l'île des Ruaux, il subit le phénomène de « peau de chagrin », sa peau pétrifie, comme celle du vieillard qu'il y rencontre. La leçon finale du livre est que seule la mort garantit la solitude.

[9] A. Boivin, « Les romans de la désespérance » dans *Québec français*, printemps 1993, no 39, p. 97.

[10] Pour les intéressés, quelques propositions de lectures postmodernes : Yves Beauchemin, *Un Matou* (1981) ; Robert Lalonde, *Une belle journée d'avance* (1986) ; Jacques Godbout, *Une histoire américaine* (1986) ; Monique Proulx, *L'homme invisible à la fenêtre* (1993) ; France Daigle, *La vraie vie* (1993) ; André Major, *L'hiver au cœur* (1992) ; Nelly Arcan, *Putain* (2001) ; Guillaume Vigneault, *Chercher le vent* (2001) ; Yann Martel, *L'histoire de Pi* (2003).

Bibliographie:

Boivin, Aurélien, *Pour une lecture du roman québécois. De Maria Chapdelaine à Volkswagen Blues*, Ed. Nuit Blanche, Montréal, 1996.

Boivin, Aurélien, « Les romans de la désespérance » dans *Québec français*, no 39/ printemps 1993.

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec [DOLQ], sous la direction de M. Lemire, tomes I-VII, Fides, Montréal, 1978-2007.

Frédéric, Madeleine, *Polyptique québécois. Découvrir le roman contemporain (1945-2001)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Etudes canadiennes », no 4/ 2005.

Gauvin, Lise et Miron, Gaston, *Ecrivains contemporains du Québec. Anthologie*, éd. Augmentée, Montréal, l'Hexagone-Typo, 1998.

Hamel, Réginald (s.l.d.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997.

Imbert, Patrick, *Roman québécois et clichés*, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1983.

Kwaterko, Josef, *Le roman québécois et ses (inter)discours*, Québec, Ed. Nota bene, 1998.

Kwaterko, Josef, *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*, Longueuil, Ed. du Préambule, coll. « Univers des discours », 1989.

Lamontagne, André, *Le roman québécois contemporain. Les voix et les mots*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2004.

Laurin, Michel, *Anthologie de la littérature québécoise*, 3^e éd., Ed. CEC, Québec, 2007.

Nepveu, Pierre, *Ecologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988.

Magnan, Lucie-Marie et Morin, Christian, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Montréal, Nuit Blanche Editeur, 1997.

Morel, Pierre (éd.), *Parcours québécois. Introduction à la littérature du Québec*, Chişinău, Cartier, 2007.

Simon, Sherry, L'Hérault, Pierre, *Fiction de l'identitaire au Québec*, Montréal, Boréal, 1991.

Sitographie:

- o *L'île* : <http://www.litterature.org/>
- o *La littérature québécoise* : <http://www.litterature-quebecoise.org/>, cours interactif de Jean-Louis Lessard
- o *Bibliothèque électronique du Québec* : <http://jydupuis.apinc.org/>; <http://www.ibiblio.org/beq/pdf/index.htm>
- o *Association internationale des études québécoises* : <http://www.aieq.qc.ca/>